



2009, les labos, l'incertitude

Ce qui saute aux yeux, quand on observe l'attitude actuelle de Pascal Couchepin et de Peter Indra, vice-directeur de l'OFSP, dans l'affaire des tarifs de laboratoire, c'est qu'elle n'a pas de base rationnelle. Plutôt que la réalité, ils choisissent le dogme. Plutôt que la pratique complexe du terrain, c'est la virtualité d'un modèle administratif qu'ils épousent. Oh, bien sûr, leur intention est noble: diminuer les coûts. Mais ils agissent comme s'il n'y avait aucune incertitude. En baissant les prix de façon autoritaire. En appliquant une formule simpliste: tarif plus bas, donc économies. Ils font mine d'oublier qu'à un certain niveau de déremboursement, on tue le micro-système économique. Que, le tuant, on modifie la pratique médicale complexe dans laquelle le laboratoire s'inscrit. Et que cette modification sera irréversible, changeant le modèle des soins.

L'autre chose frappante est l'absence de discours. Pas d'explication sur l'effet systémique attendu de cette mesure. Pas de philosophie: seuls des chiffres sont présentés. Agir sans parole pour ne pas avoir à réfléchir ce qu'il y a à faire: peut-être est-ce là leur programme. Gloire à la pensée calculante!

2009: il est temps de progresser dans la réflexion sur l'incertitude.

La science moderne a montré que la réalité ne peut s'approcher qu'au sein d'un subtil mélange de certitude et de doute, de savoir et d'incertain. C'est de cet entre-deux qu'il faut maintenant parler, dont il faut faire une réflexion de société, qu'il s'agit d'investir comme responsabilité. C'est encore pour nous un territoire intellectuel étrange. La certitude et la stabilité – ou encore le progrès – commencent à faire figure de paradis perdus. Or ce changement de culture, ce passage vers une compréhension fragile et tremblante du monde, nous devons le faire, en médecine, en économie, en politique, partout. Une nouvelle lucidité en dépend.

Notre responsabilité, du coup, consiste à prendre en compte à la fois ce qu'on sait et les limites de ce savoir. Les systèmes de causalité autant que ce qui leur échappe.

Nous ne savons pas mettre en équation l'économie ou le système de santé. Nous ne savons pas davantage modéliser avec certitude un diagnostic, un traitement ou l'évolution de processus pathologiques. Mais le plus difficile à admettre – le révolutionnaire de l'histoire – c'est que nous commençons à comprendre que nous n'y arriverons jamais. Non seulement parce que de l'aléa ne cesse de surgir du nouveau, imprévisible. Mais aussi parce que nos lois découlent probablement de règles supérieures que, comme le montre le théorème d'incomplétude de Gödel, nous ne pourrions jamais atteindre.

L'incertain est bien autre chose qu'un effet secondaire ou qu'un défaut de procédure: il est à la source des phénomènes émergents, sensibles aux conditions initiales, irréversibles. C'est-à-dire d'une bonne partie de ce qui se passe dans la Nature.

Les notions d'incertitude et d'incomplétude se trouvent donc au cœur de la révolution des sciences qui a commencé au XX^e siècle et ne cesse de tout renouveler sur son passage. Seulement voilà: prise dans une quête métaphysique de certitude, notre société fait tout pour éviter de se confronter aux conséquences de ce basculement. Quitte à fuir la science.

Car l'incertitude est un désenchantement. Une perte du monde ancien, une vexation narcissique. Voilà pourquoi, en particulier, il est difficile d'être médecin. Cela suppose de faire du doute une culture dans un monde qui n'en veut pas (encore). De mettre de l'intelligence dans l'approche de l'incertitude plutôt que de promettre le certain. Ça ne se vend pas facilement, pareille démarche.

Dans le domaine médical, les gens vont de plus en plus devoir apprendre à gérer l'incertitude: les traitements se personnalisent, les tests génétiques se multiplient, livrant des cartes de risques, de probabilité. De mélange, autrement dit, entre du savoir et de l'inconnu.

La science médicale progresse, certes, mais l'incertitude ne régresse pas dans la même mesure. Elle se déplace, elle change de configuration. La médecine consiste avant tout à gérer cette incertitude: le faire au mieux, avec le maximum de science, en tenant compte du meilleur savoir disponible. Mais en sachant que subsiste, à la fin, un incompressible incertain.

Lorsqu'il lui faut affronter l'incertain, notre époque se montre paralysée. Son addiction à la sûreté l'a rendue très fragile face au moindre doute. Le danger, c'est bien sûr qu'elle cède aux fausses certitudes. Aux multiples croyances du moment. Car c'est justement le propre de la croyance d'affirmer des certitudes quand la science, elle, se contente de bricoler du falsifiable.

En fait, nous avons rêvé – et nous nous sommes collectivement leurrés – en imaginant un monde parfait, dominé par des mouvements stables, à la manière du modèle antique des sphères célestes aux trajets immuables, des vérités de toujours à jamais. Il serait faux de penser que ce rêve s'estompe. Il est toujours aussi puissant. La volonté de maîtrise par la simplification n'a pas cédé d'un iota. En sortir n'est pas facile. C'est pour éviter de nous confronter à l'incertain que nous industrialisons jusqu'à

nos existences, que nous produisons du même à la chaîne. Ce monde rassure. Calme notre angoisse existentielle.

Chaque individu représente un système incertain, trop complexe pour être géré selon des standards. Certes, on doit standardiser les approches, c'est un aspect fondamental de la science médicale. Mais en même temps, il s'agit de les individualiser. De ne pas être dupe du fait que l'on malmène la complexité. Et que celle-ci nous résiste. A la fois, donc, il faut accepter d'avancer avec des règles – elles-mêmes sans cesse mises en question et changées. Et, à la fois, il s'agit de se libérer de ces règles, pour regarder au-delà.

C'est d'ailleurs à cause de la complexité de l'individu – mais aussi du fait qu'il n'y a pas, en médecine, de certitude, de déterminisme strict – que la véritable dimension de la maladie, dont découlent toutes les autres, est sa dimension narrative.

Si tous les événements étaient prévisibles ou planifiables, si la médecine prédictive était totalement efficace, il n'y aurait plus de place pour l'espoir et ce qui fait le sel de l'existence: la liberté de choisir un chemin plutôt qu'un autre, de prendre une décision existentielle. Que serait une science de la certitude? Un produit fini, totalisant et totalitaire. Un cul de sac intellectuel.

Voilà le double aspect de l'incertitude: elle est la preuve que l'avenir n'est pas joué, qu'il existe une liberté. En même temps, elle est l'espace où s'exprime cette liberté.

Donc, non seulement pour les patients, mais pour toute la société, il importe que s'installe une culture de l'incertain. Une façon de se plaire avec lui. De ne pas, dès qu'apparaît le doute ou l'imprévisible, immédiatement retourner dans les chemins idéologiques de la certitude. C'est cela, le courage de vivre.

2009: messieurs Couchepin et Indra, lâchez vos certitudes. Abandonnez votre stupide modèle de tarif de laboratoire. Laissez-vous entraîner dans la complexité de la pratique de cabinet. Il s'agit d'autre chose que d'une logique industrielle. Il s'agit de soutenir un système fragile permettant de gérer au jour le jour, dans de petites structures humanisées, l'incertain.

Bertrand Kiefer